

*Lettres de la Marquise de M\*\*\* au Comte de R\*\*\**<sup>1</sup>



On reste vivant parce qu'on est attiré par les autres. Mais pourquoi s'attire-t-on et comment ? c'est la grande question. En plein milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, en Europe et plus précisément en France, un jeune écrivain de vingt-cinq ans qui sait beaucoup de choses sur la vie — il s'appelle Claude-Prosper Jolyot de Crébillon, dit Crébillon fils (1707-1777) — écrit un roman d'une exceptionnelle acuité dont la forme et le fond avancent de concert. Le fond, c'est le secret des secrets : le cheminement intime de la pensée d'une femme amoureuse. La forme, c'est un roman épistolaire, une suite de lettres échangées entre deux amants, et dont, géniale idée, ont été retirées toutes les lettres de l'homme pour ne garder que celles de la femme, produisant par l'ellipse un effet de solitude et de force.

Le style de Crébillon est celui de son siècle, langue française à son apogée : élégance, précision, rapidité, légèreté dans toutes les phrases, mouvements de ciseau, polyphonie, jeu de miroir.

---

1. *Lettres de la Marquise de M\*\*\* au Comte de R\*\*\**, de Crébillon fils. 2010, Desjonquères, 264 p., 13,50 €.

Le ressort narratif est classique : une femme mariée mais délaissée par son mari est courtisée par un aventurier. Elle, c'est la Marquise de M\*\*\*, lui c'est le Comte de R\*\*\*. Elle s'en amuse d'abord, puis elle succombe et c'est l'amour océanique qui déferle, jusqu'à la noyade. Le texte est entraînant, heureux, puis dramatique, puis délicat, juste, prévisible et pourtant sans cesse palpitant. Crébillon joue dans tout son livre de l'ironie et du détournement, son héroïne en prêchant le faux prouve le vrai. Au Comte qui lui fait une cour pressante, la Marquise répond ceci : « *La seule chose dont je puisse vous assurer, c'est que je ne vous aime pas, et que sans doute, je ne vous aimerai jamais.* » “Sans doute” ? Crébillon restitue si bien les arcanes de la pensée féminine qu'on se demande souvent, en tournant une page, si ce livre n'a pas été écrit par une femme, si le grand auteur des *Égarements du coeur et de l'esprit* ou de *La nuit et le moment* n'a pas commis ce coup de maître initial en littérature grâce à la recopie pure et simple de lettres reçues par lui.

La Marquise de M\*\*\* est merveilleuse, elle se moque de son soupirant, elle conclue par exemple une lettre ainsi : « *Mon Dieu ! que les amants sont sots ! Bonjour, Monsieur.* » Elle lui dit plus loin, avec une sincérité absolue que l'avenir validera : « *Vous ne connaissez pas mon coeur ; il est fier et délicat, et de la façon dont vous pensez, sa possession ferait moins votre bonheur que votre tourment.* » Le Comte lui écrit qu'il est tombé malade et agonise de la voir se refuser, la Marquise en accepte l'éventualité et conclue, avec une douce cruauté : « *Veuve d'un amant, j'en prendrais d'abord trois autres pour me consoler : en faut-il moins pour dédommager d'une si fâcheuse perte ?* » Mais, quelques lignes après cette bravade, soudainement, pour la première fois dans la correspondance, elle change de ton, elle ne se moque plus, elle devient grave, quelque chose a eu lieu, l'histoire bascule, la mort ne la fait pas rire, elle revient sur ce qu'elle vient de dire, qu'elle ne l'aimait pas : « *Vous que je n'aime pas ! Que ce mot me paraît dur ! Pourquoi cette sévérité ? et quel risque court-on de dire à un pauvre moribond, vous, qu'on aime un peu ?* » Trois lettres plus tard, au détour d'un billet elle avoue : « *Je ne sais pourquoi je m'ennuie quand vous n'êtes pas où je suis.* » L'antique mécanisme travaille, l'amour avance en elle. Crébillon la scrute et décrit dans ses épîtres quotidiennes, lettres entrecoupées parfois par des billets courts griffonnés à

la va-vite, les mouvements complexes de l'attirance, de l'attachement, de la jalousie, de la colère, de la douleur, de la joie, de la jouissance, le plaisir qui reste ancré dans le corps des jours durant, le souvenir des étreintes, Crébillon devient Montaigne dans la bouche de cette femme et voilà un chef-d'oeuvre de la pensée.

La lecture de ce livre rend heureux, c'est une jouissance de chaque seconde, tout y est juste. Au milieu du volume, la Marquise dit : « *Il n'a point dépendu de moi de ne vous pas aimer ; les mouvements du coeur ne sont pas soumis à la réflexion.* » Plus loin : « *Un mari ne voit que la statue, l'âme n'est faite que pour l'amant.* » Lorsqu'elle veut donner rendez-vous au Comte, elle a cette phrase magnifique : « *Venez dîner avec moi, je n'ai été de ma vie ni si belle, ni si folle. Que je vous plains !* »

Mais hélas le temps passe et le Comte se lasse, et la Marquise souffre, elle cherche à le retenir, le ramener à elle : « *Mon coeur, parce qu'il est à vous, a-t-il perdu de son prix à vos yeux ?* » Elle déchiffre son mystère : « *C'est mon amour pour vous qui m'embellit.* » Elle juge le Comte durement : « *Vous avez reçu de la nature une insensibilité que l'usage corrige, mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer.* »

On trouve également dans ce livre des passages stylistiques incroyables, comme les rêves que se racontent les amants et qu'ils interprètent déjà, deux cents ans avant Freud, ou la description du lieu de l'amour : « *Il est dans un bois épais et sombre, une grotte plus délicieuse que toutes les beautés de cet aimable désert, couverte par un bosquet de myrte, les Faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs soupirs.* »

La Marquise de M\*\*\* va tromper l'homme qu'elle aime pour essayer de le rendre jaloux et les lettres qui composent la dernière partie du livre sont bouleversantes. Elle écrit ainsi : « *Apprenez-moi à vous oublier : rendez-moi à moi-même, rendez-moi, s'il se peut, mon repos.* » Ouvrez ce livre, lisez-le, vous y verrez que ce qui compte en littérature n'est pas le génie de l'auteur mais la force du sentiment qui l'anime.

Août 2010

Marc Pautrel